Aussi, Macaulay n'eût-il été qu'un homme médiocre qu'il eût pu compter sur les amis de son père : que dût-il en être lorsqu'ils virent en lui un jeune homme offrant les plus belles espérances, couronné même déjà pour plusieurs productions remarquables à un âge aussi peu avancé. C'est entre 1825 et 1830, époque à laquelle il commença sa carrière au parlement, que se placent ses premiers travaux dans la presse périodique. Il travailla d'abord pour *Knight's quarterly Review*, dont ses articles ou ses poésies formaient le principal attrait. C'est là qu'il publia successivement ses ballades sur l'Armada espagnole, sur la Ligue, sur la bataille d'Ivry. Il faut ajouter cependant, à la louange de Macaulay, que dans la suite il se montra peu disposé à réimprimer ces œuvres de sa jeunesse : aussi ses éditeurs ont-ils dû aller les déterrer dans les arcanes du *British Museum* pour s'en assurer la possession. Cependant il était encore à l'Université, qu'il s'était déjà acquis une réputation véritable par ses travaux dans divers recueils. Ce fut alors que la *Revue d'Edimbourg* lui fit proposer sur Milton un article, qui est resté célèbre dans les fastes de la littérature contemporaine. Cet essai parut en 1825 et frappa tellement le goût exercé du célèbre Jeffrey qu'il voulût sur-le-champ s'attacher un collaborateur aussi distingué. Il n'en fallut pas davantage pour donner à ce débutant une popularité un peu surfaite peut-être à cause même de son extrême jeunesse. Nous avons relu avec soin cette production précoce, et nous sommes très-porté à admettre le jugement qu'en portait lord Macaulay en personne, lorsque plus tard il écrivait ces lignes : « J'étais alors un bachelier tout fraîchement émoulu ; et ce travail contient à peine un seul paragraphe que j'eusse voulu conserver dans un âge plus mûr ; tellement il est surchargé d'ornements faux et de mauvais goût."

Dix huit mois plus tard, un article sur Machiavel suivait celui sur Milton ; c'est déjà un travail plus mûr pour la pensée et le style ; on y découvre ces qualités qui distingueront plus tard l'éminent écrivain : une certaine subtilité dans la pensée, un penchant marqué vers l'esprit de tolérance religieuse, un langage châtié mais fortement coloré. On peut en dire autant des articles sur Hallam et Southey, qui parurent avant l'année 1830.

Arrêtons-nous un moment sur quelques détails intimes de cette vie de jeune homme sur lequel ses contemporains avaient déjà les yeux fixés. Macaulay avait un fonds inépuisable de verve et d'esprit caustique, qui se faisaient jour parfois dans les publications quotidiennes. Il voulut plus tard cacher dans l'oubli quelques-uns de ces jets spontanés que la politique de l'heure voyait naître et mourir. La satire, comme la caricature politique, est née, je crois, en Angleterre. On raconte donc qu'un jour, à la table du poète Rogers, son confrère Campbell se mit à réciter sur les parasites, une mordante satire qui courait alors tout Londres. « Vous devez bien connaître ces vers là," ajouta Campbell, en regardant d'un air significatif Moore qui était aussi présent. « Moi, fit le poète irlandais, je n'en suis pas coupable.—Mais tout le monde vous les attribue.—Eh bien, tout le monde a tort." Ici, continue Moore, (car c'est lui-même qui parle), Macaulay intervint pour dire : « Mais c'est mon bien cela !" Jugez de notre étonnement : nous le priâmes tous de nous répéter la pièce entière, et il s'exécuta de fort bonne grâce. Je me rappelai alors une autre satire politique sur l'élection d'un certain William Bankes, qui m'avait vivement frappé. Elle montrait, dis-je, une telle puissance d'invention, une telle force de langage que sur-le-champ j'avais écrit à Barnes, le propriétaire du *Times*, pour lui conseiller de s'assurer le concours d'un aussi vigoureux allié. « Eh ! mais, c'est encore mon bien !" s'écria de nouveau Macaulay, qui découvrait ainsi en lui un nouveau talent dont nous étions loin de nous douter." Avec des qualités aussi éminentes, jointes à une influence politique réelle, M. Macaulay vit donc bientôt s'ouvrir devant lui les portes du parlement et même celles du gouvernement, où il entra en 1830, comme président de la cour des faillites. N'oublions pas qu'il avait aussi fait des études de droit.

De ce jour et pendant plusieurs années, M. Macaulay est homme politique plutôt qu'écrivain. Dès ses premiers discours, il fit impression sur la chambre. On rapporte qu'un jour, Sheil, l'un des amis d'O'Connell, entendant un membre de la chambre le dénigrer, s'écria de sa voix la plus criarde : « Que diable, monsieur ! quelles bêtises vous dites-là ! N'allez pas décrier Macaulay : c'est l'homme le plus habile de la chrétienté. N'a-t-il pas réussi à faire quatre beaux discours sur la réforme et à gagner 10,000 livres sterling ? Songez-donc à cela et taisez-vous." Cette boutade eut un beau succès de rire ; mais elle produit son effet. On attendit beaucoup du nouveau député : quelques-uns même le comparaient déjà à Burke, qu'il est loin cependant d'égaler. Il brilla sans doute dans les mémorables débats sur la réforme ; mais il dut céder la palme à lord Derby, dont l'éloquence était plus spontanée, par conséquent, plus véritablement parlementaire. A vrai dire, ses discours offraient plutôt le tableau d'une argumentation serrée et sûre d'elle-même, que l'élan d'une âme passionnée et voulant enflammer les autres âmes sous l'influence de sa parole électrique. C'était peut-être même à ces qualités d'un ordre secondaire, mais d'un effet certain, qu'il dut son influence sur la chambre, qui se défie souvent des grands effets oratoires. Quoiqu'il en soit, Macaulay rendit alors des services réels à son parti, et Jeffrey écrivit en 1833 à lord Cockburn : « C'est un merveilleux personnage que Mac. Un de ces derniers soirs, il a fait sur la question de l'Inde le meilleur discours qu'on ait prononcé dans cette session, et devant une chambre où il n'y avait pas cinquante personnes. Le *Speaker*, bon juge en ces matières a déclaré que jamais il n'en a entendu un pareil."

Voilà l'opinion d'un ami et d'un partisan; écoutons maintenant le jugement d'un critique impartial, mais bienveillant, qui entendit souvent Macaulay: "On peut douter qu'il fût un véritable *debater*. Malgré son immense érudition et sa prodigieuse facilité d'élocution, il ne put jamais parler sans s'y être longuement préparé. Comme orateur il ne dominait pas son auditoire; son organe avait peu d'éclat: sa tête posait avec raideur sur ses épaules tandis que ses pieds immobiles semblaient se fixer dans le sol. Ajoutez à tout cet ensemble une main clouée derrière le dos et de temps à autre seulement un léger mouvement de la droite, et vous aurez une idée de l'attitude rigide dans laquelle Macaulay prononçait ce discours. Il appelait lui-même ceux de sir James Makintosh des essais parlés. A plus forte raison pourrait-on appliquer cette parole aux siens, qui ne se distinguaient pas, comme les premiers, par un langage chaud et coloré. Cependant, à tout prendre, sa prose est peut-être une des plus belles qu'on ait jamais employées, et Macaulay savait s'en servir à merveille. S'il ne brillait point dans l'improvisation, il réussissait presque toujours à fasciner les deux côtés de la chambre, où il finit par compter dans tous les partis de nombreux amis. "

(*A continuer.*)

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d., payable immédiatement. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A Sainte-Thérèse . . . . . M. A. Thérien.
A l'Assomption . . . M. H. C. W. Laurier.
A la Petite-Salle . . . . M. W. Couture.
Chez les Externes . MM. { P. Doherty. Chs. Baillargeon.

A. LEPAGE, Gérant.